



SPÉCIAL POLAR

ENQUÊTE

SUR LA PISTE ISLANDAISE

Pourquoi, en quelques années, ce pays sans criminalité est-il devenu une fabrique à polars ? Rencontre avec Arnaldur Indridason, auteur au succès planétaire, et deux nouveaux venus sur la scène islandaise.

PAR NOTRE ENVOYÉE SPÉCIALE À REYKJAVIK JULIE MALAURE

Indridason a laissé Erlendur, son personnage fétiche, « couché sur les hauteurs d'une falaise, au frais » (voir « Etranges rivages »). Depuis, il écrit une « Trilogie des ombres » dont le premier tome vient de paraître en France. L'histoire se passe toujours à Reykjavik, mais à une tout autre époque. « J'ai eu envie d'explorer la période de l'occupation anglaise puis américaine en Islande, une période qui a complètement changé les choses », nous conte-t-il.

Le colosse que nous rencontrons à Reykjavik dans le salon d'un hôtel alors que dehors souffle un vent à décorner les *sauðkindin*, moutons islandais, nous déballe, dans sa langue natale, l'arrivée de ses deux nouveaux héros en 1941, durant la Seconde Guerre mondiale. Un commissaire de police islandais pure souche et un autre Islandais, immigré du Canada – « Islandais de l'Ouest », dit le livre. Ils doivent collaborer sur une affaire de meurtre avec des autochtones, des occupants et des nazis... Une époque « passion-

nante », qui bouleversera l'avenir du pays. Géopolitique d'abord. Ce caillou volcanique au climat hostile s'est subitement transformé en base stratégique pour les Alliés contre le Troisième Reich, puis en centre névralgique pour garder l'œil sur le bloc communiste durant la guerre froide. Identitaire ensuite. « Culturellement, l'Islande s'éloigne de plus en plus de l'Europe », nous confie le romancier. A compter de l'occupation américaine, une nouvelle menace s'est profilée pour les Islandais, à peine sortis du joug danois. « L'influence américaine – qui passe de nos jours par les médias, la technologie ou la musique – est telle que le danger est réel. La langue islandaise, qui n'est parlée que par 330 000 personnes [la totalité de la population, NDLR], résistera-t-elle à cette pression ? »

Les temps changent. Pour preuve, l'Islande d'aujourd'hui, c'est celle d'Indridason, qui s'étonne du rayonnement planétaire de ses histoires locales. Ses 12 millions de livres vendus dans le monde





font presque passer Halldor Laxness, Prix Nobel de littérature en 1955, pour un auteur confidentiel. Pis, il s'agit d'enquêtes policières qui se déroulent dans un pays figurant dans le top trois des endroits les plus paisibles au monde – derrière la Micronésie et Monaco ex-aequo, avec zéro homicide par an... En Islande, le crime, c'est de la littérature.

Pourtant, derrière ce chef de file, Yrsa Sigurdardottir (ActesSud), Stefan Mani (« Série noire », Gallimard), Viktor Arnar Ingolfsson (Seuil) et un festival, le pays des sagas est en train de devenir la nouvelle Mecque du polar. Du polar ancré islandais. Qui parle du pays, de ses habitants, de sa culture et son histoire. « Dans mes romans de la série Erlendur, nous dit Indridason, l'histoire de l'Islande interfère avec celle du policier qui, lui, illustre la difficulté à vivre dans ce pays. Avec ses hivers interminables, les étés très courts, les maisons, les rues, le mauvais temps et ce que c'est de mourir seul dans la montagne. C'est une partie de l'histoire de l'Islande et des Islandais qui transparaît dans mes livres. » Le polar islandais, ce sont des paradoxes et du temps qui passe. « "Tími" » (prononcez « tima »), nous dit-il, nous emmenant sur les lieux qui révèlent la mutation profonde de la société islandaise.

Keflavik. Qui s'est déjà rendu en Islande connaît le nom de l'aéroport. Pour les Islandais, Keflavik, c'est d'abord la base américaine. Après un accord bilatéral signé en 1951, l'armée américaine, après les Anglais et les Danois, occupe le sol islandais. « J'en parle dans "Lagon noir", nous explique-t-il. A l'époque, il y avait 5000 soldats américains. Beaucoup de bâtiments existent encore... Certains ont été transformés en habitations, d'autres sont utilisés par une antenne universitaire. » Indridason y a même travaillé. Entre 18 et 19 ans, il

“ Mes romans illustrent la difficulté à vivre dans ce pays. Avec ses hivers interminables, les étés très courts, les maisons, les rues, le mauvais temps et ce que c'est de mourir seul dans la montagne. ”

Vachard. Dans « Le lagon noir », Indridason (en haut) balance un cadavre dans le lagon bleu (ci-contre). 400 000 touristes se ruent chaque année vers ce spa géothermique que l'auteur juge « sans intérêt » et dans lequel il ne mettra « jamais les pieds ».





dégoté deux années de suite un job d'été sur un chantier de construction de hangars à avions. Pour lui, c'est un souvenir épatant : « C'était comme une petite Amérique. Le commissaire Erlendur, dans un de ses livres, dit qu'il se croit au Texas, bien qu'il soit à 55 kilomètres de Reykjavik. Il y avait la musique et la télévision américaine, des hamburgers, de l'alcool et des cigarettes. C'était fascinant pour les jeunes ! » Dans sa nouvelle trilogie, le débarquement récent des Yankees dû à « l'afflux de population pour trouver du travail sur la base » sonne le glas du peuple de pêcheurs.

Ailleurs, « la découverte d'un cadavre dans les marécages a été le moyen d'évoquer un quartier qui m'est cher », raconte l'auteur. Hvassaleiti, le quartier de son enfance, repris dans « Les nuits de Reykjavik ». Dans cette capitale des années 1970, il nous révèle que la première scène du roman, celle avec les gamins qui jouent dans les tourbières, ce sont ses souvenirs de gosse à lui. A la place de son terrain de jeu se trouve aujourd'hui le plus gros centre commercial



Envahisseurs. La base américaine de Keflavik. Indridason y a dégoté un job d'été entre 18 et 19 ans. « C'était comme une petite Amérique. »



BROOKS WALKER/LAIF-REA - DR - ANDREW HETHERINGTON/REDUX-REA



de la ville. « Il y a des grues partout maintenant. Le front de mer aussi a été saccagé. C'est minable, un vrai désastre », s'emporte l'Islandais, qui voit dans cette bétonisation, les conséquences du business globalisé mais aussi du tourisme de masse. Les touristes, il se les paie un peu plus loin en s'attaquant au Lagon bleu, le grand spa géothermal. « Un endroit où je n'ai jamais mis les pieds et où je n'irai jamais. Aucun intérêt. » A la boue blanchâtre du lagon vers laquelle se ruent plus de 400 000 touristes par an, l'écrivain répond par une vacherie douceâtre : à l'origine, ce sont « les eaux d'évacuation » de la station géothermique de la capitale. Indridason y balance un cadavre... L'ouvrage a pris pour nom « Le lagon noir », vous ne demanderez plus pourquoi.

Dans ces voyages dans le temps, il y a ce qu'Indridason flingue, mais aussi ce qu'il encense. Un « avant » islandais : « Vous savez, cette période sans portables, sans Facebook, sans Skype. Il y avait un poste de télé en noir et blanc par foyer, c'est tout. Et le jeudi, pas de télé, c'était comme ça. Pas de télé non plus en juillet, parce que tout le monde était en vacances. Avant 1986, on n'avait pas le droit de boire de bière mais du brennivin, oui, autant qu'on

voulait ! Voilà pourquoi Erlendur est obligé de se déplacer pour voir les gens... Je suis très nostalgique de cette époque. » Nostalgique ? Non, seulement islandais. La fin de la « Trilogie des ombres » (à paraître en mars 2018) s'ouvre et se referme sur un monument à forte charge symbolique : le Théâtre national de Reykjavik. Non pas parce que c'est là que l'auteur a connu sa première frayeur d'enfant – « lorsque la sorcière du "Magicien d'Oz" surgit par une trappe sur scène ! », mais pour le marqueur temporel qu'incarne l'édifice. « Ce bâtiment a été achevé en 1950, mais il symbolise l'émancipation de l'Islande, devenue indépendante du Danemark en 1944. Il a été conçu comme une affirmation de notre identité », commente-t-il. « L'architecte [Guojon Samuelsson, NDLR], continue l'écrivain, voulait donner l'impression d'entrer dans un palais mystérieux de la mythologie islandaise... » Dans le roman, en revanche, ce n'est pas un elfe de saga mais le corps d'une jeune femme violée et assassinée que l'on retrouve dans le théâtre. Les temps changent, Indridason reste. Un poète noir ■

« Dans l'ombre », « Trilogie des ombres », t. 1, d'Arnaldur Indridason, traduit de l'islandais par Eric Boury ([Métailié](#), 352 p., 21 €).